

Didier Lett

***Les noms des hommes, des filles et des épouses dans les Marches  
d'après le procès de canonisation de Nicolas de Tolentino (1325)***

[A stampa in «Mélanges de l'École française de Rome», 119 (2007), 2, pp. 401-413 © dell'autore - Distribuito in formato digitale da “Reti Medievali”, [www.retimedievali.it](http://www.retimedievali.it)].

# Mélanges de l'Ecole française de Rome

*Moyen Âge*

*MEFRM*

*119-2*

*2007*

# Sommaire

## REGARDS CROISÉS

I.	<i>Introduction</i> , par Guido CASTELNUOVO .....	277-278
II.	<i>Les idées de germanité et de romanité dans l'historiographie française du XIX<sup>e</sup> siècle</i> , par Sylvie JOYE .....	279-296
III.	<i>Le questionari longobarde : osservazioni su alcuni testi del primo Ottocento storiografico italiano</i> , par Enrico ARTIFONI .....	297-304
IV.	<i>Les Burgondes et l'érudition régionale de langue française (années 1830-années 1920)</i> , par Laurent RIPART .....	305-321

## ATELIER ATHIS : ATELIER INTERNATIONAL HISTOIRE ET INFORMATIQUE

V.	<i>L'edizione digitale degli statuti dei comuni italiani : qualche riflessione a modo di premessa</i> , par Andrea ZORZI .....	323-326
VI.	<i>Codifiche XML tra adesione agli standard e sistemi autonomi : il caso di studio degli statuti</i> , par Luigi SICILIANO .....	327-335
VII.	<i>L'edizione digitale dello Statuto di Vicenza del 1264</i> , par Viviana SALARDI .....	337-345

## MÉLANGES

VIII.	<i>La conception de la croisade dans l'Historia rerum in partibus transmarinis gestarum de Guillaume de Tyr et dans l'Estoire d'Eracles</i> , par Mireille ISSA .....	347-359
IX.	<i>Une cartographie «à la folie». Le journal d'Opicinus de Canistris (Bibliothèque Apostolique Vaticane, Vaticanus latinus 6435)</i> , par Muriel LAHARIE .....	361-399
X.	<i>Les noms des hommes, des filles et des épouses dans les Marches d'après le procès de canonisation de Nicolas de Tolentino (1325)</i> , par Didier LETT .....	401-413
XI.	<i>Les contrats de copistes en France aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles et l'influence des formules notariales bolonaises</i> , par Émilie COTTEREAU GABILLET .....	415-445
XII.	<i>Au miroir des choses familières : les correspondances humanistes au début du XV<sup>e</sup> siècle</i> , par Clémence REVEST .....	447-462

## CHRONIQUE

### Activités archéologiques de l'École française de Rome. Année 2007

Les bains de Cefalà Diana (Palerme) : la mission de septembre 2007, p. 463; Sabra al-Mansûriya (Kairouan, Tunisie) : chronique de fouille 2007, p. 468; Lezha [Lissos, Alessio] (Albanie) : espace des morts et organisation de l'habitat médiéval, p. 477.

Résumés des articles .....	491-493
Table des matières .....	495-496

# Mélanges de l'École française de Rome

MOYEN ÂGE

## *Directeur*

Michel GRAS  
*Directeur de l'École française de Rome*

## *Rédaction*

Marilyn NICOD  
*Directrice des études pour le Moyen Âge*

## *Directeur des publications*

Richard FIGUIER

## *Comité de lecture*

Giancarlo ANDENNA  
*Università cattolica del Sacro Cuore, Milan*

Patrick BOUCHERON  
*Université de Paris I*

Wendy DAVIES  
*University College London*

Étienne HUBERT  
*École des hautes études en sciences sociales, Paris*

François MENANT  
*École normale supérieure, Paris*

Gian Maria VARANINI  
*Università degli studi di Verona*

École française de Rome  
Piazza Navona 62  
00186 ROMA

© École française de Rome – 2008  
ISSN 0223-9883  
ISBN 978-2-7283-0829-3

# Les noms des hommes, des filles et des épouses dans les marches d'après le procès de canonisation de Nicolas de Tolentino (1325)

Didier LETT

Durant l'été 1325, une commission d'enquête est envoyée par le pape Jean XXII dans cinq villes de la Marche d'Ancône : Tolentino, Macerata, Camerino, San Ginesio et San Severino. Pendant trois mois, elle recueille les témoignages d'hommes et de femmes sur les qualités extraordinaires et les miracles qu'aurait accomplis un ermite de Saint-Augustin, Nicolas de Tolentino (1245-1305), en vue de sa canonisation. 371 dépositions produites par 196 hommes et 169 femmes ont été consignées dans un long procès-verbal qui est parvenu à la curie avignonnaise le 5 décembre 1326<sup>1</sup>. On possède deux manuscrits de ce procès, conservés dans les archives siennoises. L'un se trouve à l'Archivio di Stato (Fondo Diplomatico Bichi-Borghese, Y. 78)<sup>2</sup>, le second à la Biblioteca Comunale degli Intronati, (répertorié sous la côte ms. K. I. 14).

Le procès est constitué de quatre parties : *documenta et mandata* où l'on trouve les principales lettres qui ont permis l'ouverture de l'enquête, les vingt-deux *articuli interrogatorii*, schéma qui permet d'orienter les questions posées sur la vie et les qualités de Nicolas, la section *citationes et juramenta testium* qui décrit les comparutions des témoins et

les interrogatoires et, enfin, la section la plus importante, *depositiones testium* où on a été consignés les témoignages<sup>3</sup>.

Cette source contient le nom d'environ 1300 personnes<sup>4</sup> : témoins cités et/ou interrogés et/ou enregistrés, miraculés, personnages mentionnés auprès du miraculé ou du témoin. Parmi ces personnes, 371 ont été sommées de décliner leur identité, ce qui donne une valeur spécifique à leur anthroponymie.

Dans son ensemble, la péninsule italienne offre une évolution plus tardive et plus morcelée que le schéma d'évolution de l'anthroponymie occidentale<sup>5</sup>. L'onomastique du procès permet de rompre avec une tradition historiographique majoritairement tournée vers les villes qui a fortement marqué les études sur l'Italie. L'étude anthroponymique des habitants de petites localités des Marches, à fort ancrage rural, apporte des nuances très utiles aux résultats de recherches anthroponymiques «urbanocentriques»<sup>6</sup>.

Malgré leurs titres présentant un contenu ayant vocation à couvrir l'ensemble de la société, la plupart des études sur l'anthroponymie oublient les

1. Six témoins déposent à deux reprises.

2. Ce manuscrit était classé n° 111 dans le fonds *Bichi*. Il a servi de base à la transcription réalisée par N. Occhioni, *Il Processo per la canonizzazione di S. Nicola da Tolentino*, Rome, 1984 (désormais abrégé dans la suite de cet article : *Il Processo*).

3. Pour une étude exhaustive de cette source, son contexte de production et la société créée par le procès, je me permets de renvoyer à D. Lett, *Un procès de canonisation au Moyen Âge (Nicolas de Tolentino, 1325). Essai d'histoire sociale*, Paris, 2008.

4. L'indice *delle persone* de l'édition du procès recense environ 1260 personnes (quelques oublis mais aussi quelques personnes qui apparaissent avec de telles variations anthroponymiques que Nichola Occhioni a dédoublé des individus), *Il Processo...* cit., p. 697-722. Il faut ajouter à cette liste tous les *Franciscus*, *Francisca*, *Flos*, *Florentia*, *Florutia*, etc., oubliés par l'auteur, ce qui porte à environ 1300 le nombre total.

5. Depuis une quinzaine d'années, grâce au mouvement impulsé par Monique Bourin, de multiples enquêtes ont été lancées permettant aujourd'hui de disposer d'instruments de lecture de l'anthroponymie occidentale très fiables. Voir les collectifs sous la direction de Monique Bourin et Pascal Chareille, *Genèse médiévale de l'anthroponymie moderne*, Rencontres d'Azay-le-Ferron, Tours, I, II et III, IV et V (1990, 1992, 1995, 1997 et 2002). Pour l'Italie, voir les pages de synthèse de F. Menant, *L'Italie centro-septentrionale*, dans M. Bourin, J.-M. Martin et F. Menant (dir.), *L'anthroponymie document de l'histoire sociale des mondes méditerranéens médiévaux, actes du colloque de 1994*, Rome, 1996 (*Collection de l'École française de Rome*, 226) p. 19-39 et *Genèse médiévale de l'anthroponymie moderne. L'espace italien*, dans *MEFRM*, 106, 1, 1994; 107, 1995 et 110, 1998.

6. F. Menant, *L'anthroponymie du monde rural*, dans *L'anthroponymie...* cit., p. 349.

femmes<sup>7</sup>. Faisant comparaître presque autant de témoins féminins que masculins, le procès de canonisation de Nicolas de Tolentino est également pour nous une occasion de comprendre comment se construisent les identités de genre. Pour élaborer une histoire des différences sociales, comme il convient d'intégrer l'âge ou le statut social, il est impératif de prendre en compte totalement l'appartenance sexuée. Il convient donc, ici, d'intégrer l'anthroponymie féminine non pas, comme souvent, de manière marginale ou comparative mais en lui réservant le même traitement que celle des hommes, manière aussi de mettre au jour l'anthroponymie des hommes en tant qu'hommes.

La priorité a été donnée à l'anthroponymie des témoins, clercs, hommes et femmes laïques pour, ensuite, élargir le stock à l'ensemble des noms figurant dans le procès afin de connaître les *nomina* les plus usités, les diminutifs, les auguratifs et les sobriquets avant de s'intéresser à la délicate question de la majorité anthroponymique. La fin de l'étude porte sur le second *nomen* des femmes qui peut être parfois, pour celles qui sont mariées, celui du conjoint.

#### LE RÔLE DU NOTAIRE DANS LES DÉSIGNATIONS ANTHROPONYMIQUES

Les désignations des personnes apparaissent globalement plus complètes dans la fiche d'identité (premières lignes de la déposition où le notaire a noté les noms, l'origine géographique et souvent l'âge du témoin) que dans la partie *citationes et iuramenta testium*. Mais il s'agit d'une tendance et non d'une règle absolue car il arrive aussi que les témoins présentent une identité plus précise lorsqu'ils sont cités à comparaître que lorsqu'ils sont désignés au début de leur témoignage : *Monaldisca Johannis Accuris* (témoin 270) est citée à compa-

raître le 30 juillet sous la désignation de *Monaldesca Johannis Raynaldi Adcuri*<sup>8</sup>. Dans ce cas, l'élément qui disparaît n'est pas le plus ancien de la chaîne des *nomina*.

La déclinaison d'identité des personnes observées dans les *citationes testium* ou dans la fiche d'identité du témoin offre très souvent une chaîne de noms plus longue que lorsqu'une personne est nommée par un parent, un ami ou un voisin au cours de son témoignage ou en réponse aux questions des commissaires<sup>9</sup>. Il ne s'agit pas, ni dans un cas ni dans l'autre, d'auto-présentation des individus car la mise en forme notariale a entraîné une reformulation. On peut cependant penser que la seconde mention est plus proche de la désignation pratique (sans se confondre, bien entendu, avec elle). Au contraire, lorsqu'un individu est appelé à comparaître ou lorsqu'il devient témoin, la déclinaison d'identité s'est réalisée sous une pression incitant à s'identifier de manière non habituelle, à faire un effort de mémoire généalogique. Les besoins de la procédure d'enquête obligent à se désigner avec une plus grande précision. Les formes anthroponymiques d'une même personne varient donc en fonction du contexte d'énonciation et des intentions de celui qui dit son identité. Lorsqu'on est désigné par d'autres, l'identité est en général plus sèche<sup>10</sup>.

D'autres critères entrent en ligne de compte. D'une part, la précision peut s'accroître à mesure que l'on s'éloigne du « pays de connaissance », comme si les commissaires avaient moins souvent demandé les signes identitaires d'un témoin connu : un notaire de Tolentino peut donc avoir une chaîne de noms moins grande qu'un habitant de Spolète ou d'Assise, même d'un niveau social inférieur. Rien ne permet de dire que l'identité d'un habitant de Tolentino, déclinée dans un procès réalisé à Assise ou à Spolète, aurait été identique. D'autre part, la place du *nomen* dans la sé-

7. Pour les spécificités de l'onomastique féminine, on peut se reporter à *Genèse médiévale de l'anthroponymie moderne, II : Persistances du nom unique, 2 : Désignation et anthroponymie des femmes. Méthodes statistiques pour l'anthroponymie*, M. Bourin et P. Chareille (dir.), Tours, 1992; et à O. Guyotjeannin, *Les filles, les femmes, le lignage*, dans *L'anthroponymie...* cit., p. 383-400.

8. *Il Processo...* cit., p. 31-32.

9. On note aussi que les personnages mentionnés par les témoins au cours de leur récit ou ceux rapidement cités dans les *citationes testium* apparaissent plus souvent sous des formes amputées, si on les compare aux documents locaux

plus officiels : *Thomassucius Bonaventure*, neuvième dans la liste des vingt-cinq habitants les plus riches du quartier de Saint-Catervo de Tolentino en 1312 (Archivio storico del comune di Tolentino, Fondo riformanze, n° 1, folio 1v) apparaît dans les « témoins cités » comme *Thomassucius Venture*, (*Il Processo...* cit., p. 25). *Ciccus magistri Petrucii Corradi*, septième dans la liste des vingt-cinq habitants les plus riches du quartier Sainte-Marie, devient *Ciccus Petrucii* (*ibid.*, p. 25).

10. T. Dutour, *La réhabilitation de l'acteur social en histoire médiévale. Réflexion d'après une expérience de terrain*, dans *Genèses*, 47, 2002, p. 33.

quence narrative influe sur la précision anthroponymique : après que le notaire a livré une chaîne de noms « complète » dans la fiche d'identité du témoin, dans la suite du récit, à chaque mention, un élément onomastique ou deux peuvent suffire.

L'influence du notaire sur les modes de désignation anthroponymique est donc déterminante : « une enquête approfondie sur les pratiques notariales est un préalable indispensable pour déjouer quelques pièges méthodologiques où tomberaient des comptages grossiers »<sup>11</sup>. Le notaire « est un protagoniste essentiel de la transformation anthroponymique, qu'il cherche à suivre tout en la traduisant, inévitablement, dans les formules qui ne sont pas celles de l'usage quotidien et n'ont pas toute sa plasticité »<sup>12</sup>. Le notaire est par essence conservateur car, pour lui, le recours à la tradition est condition de validité. Plus il intervient, plus l'onomastique est loin de la réalité et moins on tient compte des évolutions récentes. La médiation de *filia* ou de *filius* est une marque de précision utile pour le notaire mais en aucun cas une mention usuelle.

Le passage de l'oral à l'écrit, du vulgaire au latin, affecte les formes anthroponymiques et surtout accentue leurs fluctuations. Comment latiniser une fois pour toute un *nomen* vulgaire qui n'a pas d'équivalent exact en latin ? Le notaire se contente souvent d'une transcription phonétique des noms entendus, mélange de marchésan du début du XIV<sup>e</sup> siècle et de latin, d'où l'exceptionnelle diversité des graphies d'un nom<sup>13</sup>. Les fluctuations anthroponymiques affectent tous les milieux sociaux mais semblent plus fortes pour les femmes que pour les hommes. Elles se réalisent sous leur forme pleine ou diminutive. Elles peuvent se faire par soustraction d'une partie d'un élément onomastique (*Ventura* pour *Bonaventura*; *Johannes* pour *Bonjohannes*) ou par amputation d'un élé-

ment entier, qui n'est pas nécessairement le dernier de la chaîne : *Anthonius Thomasii* pour *Antho-nius Thome Parisiani*; *Jacobucius Pelalime* pour *Jacobucius Scambi Pelalime*; *Gentilis Boncore* (témoin 241) pour *Gentilis Jacobucii Boncore*<sup>14</sup>. Beaucoup de ces fluctuations sont d'ordre phonétique et orthographique (*Donzella/Dunzella/Domicella*; *Cat(h)alina/Cathalucia* ; *Angelecta/Angelica/ Barnacius/Barnabucius*; *Ansovinus/Ansevinus*, etc<sup>15</sup>. Mais ces variations peuvent être de plus grande intensité : *Sensus Angelucii* (témoin 220) est cité comme *Seversus Angelutii*; *Mimolus* d'Ancône devient *Mannolus* d'Ancône<sup>16</sup>; *domina Marella Corradi Hugolini* (témoin 156) est mis pour *domina Amorella Corradi Ugolini*; *Domina Lucola Venture* de Pérouse (témoin 44) est *Bacola*; *Domina Johanna uxor domini Antonii* (témoin 236) apparaît aussi comme *Vanna uxor domini Antonii*; *domina Lippucia, uxor Massi Boniscambi* (témoin 204) est citée comme *domina Philiputia uxor Massii Scambii*.

#### DES MODES DE DÉSIGNATION FORTEMENT SEXUÉS

Les hommes : une forme simple pour les clercs, une forme double pour les laïques

Les clercs (quels que soient leur fonction et le type de clergé auquel ils appartiennent) sont désignés par un seul élément suivi d'une référence spatiale dans plus de 70 % des cas (trente-huit sur cinquante-quatre). Cette règle s'applique également au haut clergé : l'évêque de Camerino (témoin 327), un Varano, certes bardé d'épithètes décoratives, ne possède qu'un *nomen* : *reverendus pater et dominus dominus Berardus episcopus Camerinensis*. Le notaire double le *dominus* pour souligner la haute extraction sociale mais ne se résout pas à ajouter le nom du père de l'évêque

11. O. Guyotjeannin, *L'onomastique émilienne (XI<sup>e</sup>-milieu XIII<sup>e</sup> siècle). Le cas de Reggio Emilia d'après les fonds de San Prospero*, dans *MEFRM*, 106, 2, 1994, p. 428.

12. F. Menant, *L'Italie... cit.*, p. 27.

13. Sur ces aspects, M. Zimmermann, *Lire et écrire en Catalogne (IX<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècle)*, I, Madrid, 2003, p. 438. Philippe Jansen évoque « les incertitudes et approximations de la transcription latine de noms prononcés en italien » (P. Jansen, *L'anthroponymie dans les Marches du milieu du XIII<sup>e</sup> siècle à la fin du XV<sup>e</sup> siècle : archaïsme ou régression?*, dans *MEFRM*, 110, 1, 1998, p. 217, note 38).

14. *Pelalime* et *Boncore* ont peut-être été choisis parce que ce sont

des *cognomina* en formation.

15. Ces fluctuations orthographiques semblent beaucoup plus nombreuses après le témoin 221, c'est-à-dire sous la plume du notaire *Stephanus Symonitii* que sous celle de son collègue *Neapoleo Guillelmi*. Sur les modifications que ces changements de main de notaire crée dans l'écriture du procès-verbal, voir D. Lett, *Un procès de canonisation... cit.*, p. ■■■.

16. *Il Processo... cit.*, p. 53. Dans ce cas (et peut-être dans d'autres) le son est si différent que l'on peut aussi supposer que cette fluctuation est imputable au copiste qui a pris une (ou deux) lettre(s) pour une (ou deux) autre(s).

(pourtant prestigieux). La présence du terme *pater* dans sa désignation bloque toute possibilité d'un *nomen paternum*. En étant désignés majoritairement par un seul nom suivi du lieu d'origine ou de provenance, les clercs cassent la chaîne des générations. Entrés en religion, ils abandonnent leur inscription dans leur famille biologique. Rien dans le procès ne permet de savoir si le *nomen proprium* des clercs est celui qu'ils ont reçu lors de la cérémonie du baptême ou celui dont on les a gratifiés en entrant en religion.

83% des témoins hommes laïques sont désignés par une forme double, *nomen proprium* suivi du *nomen paternum*<sup>17</sup>. Les autres sont désignés soit par une forme du type *X YY* (quatorze cas : près de 10%), soit par une forme de type *X YYY* (un cas) soit par une forme simple (trois cas), soit par un ensemble onomastique qui s'achève (probablement) par un *cognomen* (six cas)<sup>18</sup>. À cinq reprises seulement, le terme de parenté *filius* est enchâssé entre les deux *nomina*<sup>19</sup>.

Par conséquent, dans l'usage de l'écrit, l'anthroponymie masculine du procès, comme plus généralement celle des Marches du XIV<sup>e</sup> siècle, est majoritairement constituée par un nom à deux éléments dont le second, au génitif, est presque toujours le nom du père et ne peut se transmettre. Plus de 90% des témoins masculins ne peuvent donc remonter au-delà de deux générations. Les quinze cas de « filiations en chaîne » (*X YY* ou *X YYY*) révèlent sans doute un milieu social élevé. La fréquente présence de *domini* enchâssé entre deux éléments onomastiques vient le rappeler. Mais, ce constat doit être nuancé car lorsqu'il s'agit d'un notable de Tolentino, connu et reconnu au sein de sa communauté, ces titres (*magister*, *dominus*) suffisent à dire sa notoriété et la chaîne de

*nomina* n'est pas utile. Dans le cadastre de Macerata de 1268, à une seule exception près, les anthroponymes intégrant un élément de titulature (*dominus*, *ser* ou *magister*) ne comportent jamais plus de deux *nomina* : « les familles urbaines fondent leur rang sur le prestige du métier et de la fonction, non sur les ancêtres »<sup>20</sup>. Dans la *riformanza* de Tolentino de 1312, il est également peu fréquent qu'un notable figurant sur la liste des cent habitants les plus riches de la ville possède plus de deux noms : 27% seulement<sup>21</sup>. Sur les vingt-sept personnes de cette liste qui intègrent (avant le *nomen proprium* ou/et avant le *nomen paternum*) un *dominus/li* ou un *magister/tri*, seuls trois possèdent plus de deux *nomina*<sup>22</sup>. La finalité différente de la source ne modifie pas sensiblement les modes de désignation : les témoins du procès de 1325, comme les cent habitants les plus riches de Tolentino en 1312, présentent majoritairement une chaîne de deux noms.

Comment, à l'inverse, interpréter une forme simple chez les laïcs à laquelle s'ajoute un nom de lieu ? Sur l'ensemble des personnages du procès, il semble que cette forme de désignation porte, le plus souvent, sur des humbles. C'est, par exemple, systématique pour les domestiques (*famulae*, *famuli* ou *servitricis*). Ces personnes peuvent être d'immigration récente et, par conséquent, il est difficile de vérifier (et donc de valider) le nom du père<sup>23</sup>. Mais, deux des trois témoins (310 et 369) présentant une forme simple infirment ce constat puisqu'ils sont respectivement *dominus Paulus* de Monterubbiano *juris peritus et sapiens et discretus vir dominus Franciscus olim de Fabriano et nunc de Macerata*, avocat à la curie générale des Marches.

Nous n'avons pas décelé de sensibles différences entre l'anthroponymie des habitants des

17. 117 sur 141.

18. Rappelons que *X* symbolise le *nomen proprium* au nominatif et *Y* le *nomen* d'un ascendant (majoritairement masculin) au génitif.

19. Il s'agit des témoins 141, 223, 329, 343 et 348. Cette présentation « féminine » pourrait s'expliquer par l'âge relativement peu élevé de ces témoins et/ou par un état de célibataires : dix-sept, dix-huit, trente et quarante ans (respectivement témoins 348, 223, 329, 343). On ignore l'âge du témoin 141.

20. P. Jansen, *L'anthroponymie...* cit., p. 217.

21. Vingt-quatre ont trois *nomina* (dans cinq de ces cas, le troisième *nomen* est le nom de métier); trois ont quatre *nomina*; deux ont un *nomen* suivi d'un nom de lieu (sous la forme *X*

de Caldarola) et un a deux *nomina* suivi d'un nom de lieu. Tous les autres (soixante-treize) ont deux *nomina* (parfois avec enchâssement d'un *magister* ou d'un *dominus*). Cf. ACT, Fondo riformanze, n° 1, fol. 1v-3r.

22. Il s'agit de *Cicchus magistri Petri Corradi*, septième de la liste des vingt-cinq habitants les plus riches du quartier Sainte-Marie, de *Marcutius magistri Johannis Caldaray* et de *Bonjohannes magistri Thome magistri Bondi* respectivement huitième et dix-neuvième de la liste des vingt-cinq habitants les plus riches du quartier Saint-Jean à Tolentino (ACT, Fondo riformanze, n° 1, fol. 2r-v).

23. C'est le cas d'une grande proportion de muletiers, aubergistes et forgerons dans une liste nominative de Fermo de 1380, P. Jansen, *L'anthroponymie...* cit., p. 220.



*civitates* (Camerino, Macerata ou Fermo) et ceux qui vivent dans les *terrae* ou *castra*. Ces derniers ne présentent pas de «retard» par rapport à ceux qui résident dans une cité épiscopale<sup>24</sup>. Mais nous sommes dans un espace dominé par des «quasi-città» pouvant parfois concurrencer (par le nombre d'habitants, les fonctions et le degré de polarisation) les *civitates*<sup>25</sup>.

Comme dans beaucoup d'autres régions d'Italie, le *cognomen* stable apparaît donc très peu dans les Marches du début du XIV<sup>e</sup> siècle. Le *nomen paternum* tarde à se transformer en *cognomen* fixe qui se transmet pendant plusieurs générations, même dans les milieux dirigeants<sup>26</sup>. Dans certaines régions d'Italie, on a pu constater que le *cognomen* existe parfois mais n'est employé que dans des actes revêtant une grande solennité ou impliquant le lignage<sup>27</sup>. La *riformanza* de 1312, les registres pontificaux *Introitus et Exitus* des années 1320 (qui livrent les noms des personnages représentant la commune) ou le procès de canonisation de 1325, bien qu'appartenant à ce type de documents «officiels», présentent des personnes majoritairement désignées par deux noms, exceptionnellement par trois et où le *cognomen* reste absent<sup>28</sup>.

Toutefois, quelques traces infimes permettent de déceler l'apparition timide du *cognomen* pour quelques membres de l'élite. Certains témoins, en effet, portent un ou deux *nomina* suivi d'un ablatif (singulier ou pluriel) qui réfère soit à un nom collectif de lignage soit à un nom de lieu (toponyme du village d'origine)<sup>29</sup> : *Gentilis Bernardi de Varano*

(témoin 117), *Anthonius Thomaxii de Parisinis* (témoin 121), les deux frères, *dominus Esnudus domini Petri* et *dominus Jacobus domini Petri*, tout deux de *Lanzonibus* (témoins 226 et 227), *Villanus* et *Annu-cia* (frère et sœur) *Mathei Acti Cingulani* – de Cinguli (témoin 64 et 65), un chanoine, *Dominicus de Raccomanni* de Macerata (témoin 319) et *Gentilis Johannnis de Laticinia* d'Amandola (témoin 360). Ces formes sont parfois fluctuantes et il n'est pas rare que l'on passe d'un génitif à un ablatif : le témoin 239 est *Margarita Salinguerre*. Elle est aussi le témoin 269 : *Margarita de Salinguerre*.

Derrière des formes comme *Nicolutius faber* ou *Corraducius faber*<sup>30</sup>, on peut également soupçonner des *cognomina* en formation issus de noms de métier; à moins que cet *agnomen* ne se perde à la génération suivante. En tout état de cause, ce sont bien des surnoms, des noms de lieu ou des noms de métier qui «s'anthroponymisent» pour devenir un *cognomen*.

#### Les femmes : *uxor* ou *filia*

L'anthroponymie des femmes laïques s'avère beaucoup plus complexe et variée que celle des hommes<sup>31</sup>. Elle intègre très souvent la médiation d'un terme de parenté (*uxor* ou *filia*). Dans la majorité des cas, les femmes portent un *nomen proprium* immédiatement rattaché à leur famille de destination par *uxor*, sans référence à leur famille d'origine : 61% des cas<sup>32</sup>. Les femmes présentées par un *nomen proprium*, suivi par ce qui apparaît

24. É. Hubert, *Structures urbaines et systèmes anthroponymiques (à propos de l'Italie centro-septentrionale, X-XIII<sup>e</sup> siècle)*, dans *L'anthroponymie...* cit., p. 324.

25. Sur la notion de *quasi-città*, voir G. Chittolini, *Città, comunità e feudi negli stati dell'Italia centro-settentrionale (secoli XIV-XVI)*, Milan, 1996.

26. Les Marches gardent encore ce trait «d'archaïsme» au début du XV<sup>e</sup> siècle. À cette époque, contrairement à l'Italie centrale où le *cognomen* s'est développé, les désignations marchésanes conservent deux noms dont le second est au génitif ce qui le plus souvent veut dire «fils de», P. Jansen, *L'anthroponymie...* cit., p. 202. Philippe Jansen affirme qu'au XV<sup>e</sup> siècle, il y a même régression de la précision anthroponymique par rapport à la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle (*ibid.*, p. 215).

27. Il peut être mentionné «dans des textes qui revêtent une certaine solennité – chroniques, inscriptions, lettres pontificales – particulièrement lorsqu'il s'agit de célébrer le lignage», F. Menant, *Entre la famille et l'État : l'héritage du nom et ses détours dans l'Italie des communes*, dans *MEFRM*, 110, 1, 1998, p. 268.

28. À Pérouse à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, le *cognomen* est également quasi inexistant, A. Grohman, *L'imposizione diretta nei comuni*

*dell'Italia centrale nel XIII secolo. La libra di Perugia del 1285*, Rome, 1986 (Collection de l'Ecole française de Rome, 91), p. 107-145.

29. F. Menant, *Entre la famille...* cit., p. 260.

30. *Il Processo...* cit., p. 28. Parmi les cent plus riches habitants de Tolentino dans la *riformanza* de 1312, on trouve sept *nomina* de métier; ACT, Fondo riformanze, n° 1, fol. 1v-3.

31. Les seules témoins-femmes religieuses du procès sont les neuf nonnes de Santa Lucia. Elles sont davantage désignées «comme des hommes», par une forme double du type *soror X Y* (six cas). Dans leurs cas, l'ajout du *nomen paternum*, voire celui du père du père (c'est le cas pour l'une d'elles) doit être mis en relation avec un niveau social élevé.

32. 100 sur 164. Dans cette configuration, la forme majoritaire est le *nomen proprium* de la femme suivi du *nomen proprium* du mari et du père du mari au génitif sous la forme *X uxor X Y* : près des deux tiers des cas (64 cas sur 100). Puis on rencontre la forme *X uxor X* (26% : 26 cas sur 100). Les autres formes, plus marginales, sont *X uxor X YY* (huit cas), *X uxor X YYY* (un cas). Le chiffre de 164 est obtenu en ajoutant quatre doubles témoignages aux 169 dépositions féminines et en retranchant ceux des neuf moniales.

comme le nom du père (suivi ou non du nom du grand-père ou de l'arrière grand-père), représentent 29% des cas (quarante-huit cas dont douze avec l'utilisation de *filia*)<sup>33</sup>. L'âge n'est pas un critère de différenciation pertinent entre les «femmes *uxor*» et les «femmes *filia*». Dans près de 10% des cas enfin, la femme est rattachée à la fois à sa famille d'origine (par *filia*) et à sa nouvelle famille (par *uxor*) sous la forme *X filia Y et uxory*<sup>34</sup>. Dans ce dernier cas de figure, c'est toujours le terme de filiation qui devance le terme d'alliance. Ce constat vaut même lorsque l'épouse a atteint un âge avancé ou lorsque son père est déjà décédé, comme on peut, par exemple, le constater dans la présentation de *Philippa* (témoin 93), *filia quondam Hugolini Corradi Monaldi uxor Francisci Tholentini de Tholentino*. Les *nomina* qui suivent le *nomen proprium* féminin sont majoritairement issus de la lignée paternelle, ce qui implique une différence forte à l'intérieur de la mémoire de la parenté : l'oubli rapide des noms de femme puisqu'ils ne servent pas de marqueur identitaire au-delà de sa propre génération. Quelques très rares exceptions cependant apparaissent : *domina Calamita*, *filia domine Clare uxoris magistri Thomaxii* (témoin 37) et sans doute aussi *Cancia filia Florlagrane*, *Cununtius Maragarite*, *Cecchus Plane* ou *Ceconacius Brune*, peut-être des filles issues d'un premier mariage<sup>35</sup>.

Il est impossible de savoir si les femmes venues témoigner se sont présentées spontanément de cette manière ou si ce sont les questions des commissaires qui les ont incitées à livrer également le nom de leur mari ou de leur père. À partir des testaments, certains historiens ont pu affirmer que les femmes avaient intégré l'habitude de s'auto-désigner en se raccordant au nom d'un homme : dans les testaments rédigés à Gênes entre 1150 et 1250, 80% des femmes qui testent se présentent comme «fille de» ou «femme de»<sup>36</sup>. Mais, pour ces actes notariés, comme pour le pro-

cès, il convient de se poser la question de l'intervention notariale dans la désignation du testateur. La femme est assignée à une déclinaison d'identité dans laquelle la terminologie de parenté joue le rôle essentiel. Dans sa fiche d'identité, l'homme n'est jamais *maritus* ou *vir* et très exceptionnellement *filius*. Le statut conjugal du mari n'a pas d'importance au sein de la procédure inquisitoire tandis que celui de la femme apporte des éléments de renommée, donc des éléments probatoires supplémentaires.

Les principaux *nomina*

Tableau 1  
LES PRINCIPAUX *NOMINA* FÉMININS ET MASCULINS DU PROCÈS DE CANONISATION<sup>37</sup>

Nomina féminins	Nombre de personnes désignés
Johanna	38
Francisca	26
Angelica	13
Lucia	13
Margarita	13
Alixia	12
Flordalixia	12
Jacobucia	10
Bellaflos	9
Mita	7
Rosa	7
Plana	6
Philippa	6
Mathiola	6
Monaldesca	6
Gentelucia	5
Nicolucia	5
Thomassia	5
Vanna	5
Servedea	5
Andriola	5
Bruna	5
Clara	5
Catalina	4
Blonda	4
Lippa	4
Natambene	4
Alluminata	4

33. Soit, majoritairement (vingt-sept cas) sous une forme double *X Y* (avec six cas sur ces vingt-sept où il y enchâssement du terme *filia* entre *X* et *Y*), soit sous la forme *X YY* (quinze cas dont cinq avec enchâssement du terme *filia* entre le *X* et le premier *Y*), soit sous la forme *X YYY* (six cas dont un avec le terme de *filia*).

34. 16 sur 164. Les formes sont variées car à la suite du *nomen paternum* au génitif ou du *nomen mariti* au génitif peuvent apparaître, au génitif également, un ou deux *nomina* (grand-père, arrière grand-père). En introduisant un critère d'identification supplémentaire, l'association d'*uxor* et de *filia* per-

met de limiter davantage le risque d'homonymie chez les femmes.

35. *Il Processo...* cit., respectivement p. 36, 205, 241-341 et 289.

36. S. Epstein, *Wills and wealth in medieval Genoa, 1150-1250*, Cambridge, 1984, p. 63.

37. Ce tableau a été élaboré à partir de l'*indice delle persone* de l'éditeur du procès qui a été corrigé. Nous avons regroupé différentes nominations sous sa forme souche : ainsi, sous *Johannes*, ont été comptabilisés *Vannes*, *Jannes*, *Johannucius* et *Bonjohannes* ou, sous *Franciscus*, ont été intégrés *Cecchus* et *Ciccus*.

Nomina masculins	Nombre de personnes désignées
Johannes	94
Franciscus	43
Jacobus	43
Thomas	33
Gentilis	31
Petrus	29
Puctius	24
Nicola	22
Symon	18
Mattheus	17
Angelus	16
Raynaldus	15
Philippus	15
Coradus	12
Nucius	12
Bartholomeus	10
Berardus	10
Andreas	9
Dominicus	9
Paulus	9
(S)cambius	8
Cola	8
Salimbene	7
Antonius	7
Guillelmus	7
Marinus	6
Marcus	6
Monaldus	5
Andriolus	5
Deutesalve	5
Gualterius	4
Benedictus	4
Benvenutus	4
Venentius	4

Le *nomen* masculin le plus largement porté dans la société du procès est celui de *Johannes* et ses dérivés : *Bonjohannes*, *Johannucius*, *Jannes*. Puis viennent *Franciscus* (*Cicchus*, *Ciscus*), *Jacobus* (*Jacobucius*), *Thomas* (*Thomassius*, *Thomassucius*), *Gentilis* et *Petrus* (*Petrucius*). Les *nomina* féminins les plus usités sont *Johanna*, *Francisca* (*Ceccha*), *Angela* (*Angelica*, *Angelesca*, *Angelucia*), *Lucia* (*Lucida*), *Margari-ta*, *Alixia* (*Alisia*, *Alisa*, *Lixa*, *Anfelixia*) et *Flordalixia*

(*Flos*, *Flore*). Le relevé opéré dans les listes nomi-natives de la *riformanza* de Tolentino, treize ans avant l’ouverture du procès, offre des résultats tout à fait comparables. Sur 280 individus diffé-rents, *Johannes* (et ses dérivés) vient en tête avec vingt-neuf occurrences (10,4%), suivi de *Jacobus* (*ucius*), vingt-huit (10%), *Franciscus* (*Cicchus*), vingt-trois (8,2%), *Gentilis* (*ucius*), dix-huit (6,4%) et *Thomas* (*sucius*), quatorze (5%)<sup>38</sup>. Entre le milieu du XIV<sup>e</sup> siècle et le milieu du XV<sup>e</sup> siècle, les prieurs et les trésoriers de Macerata s’appellent *Antonius* puis *Franciscus*, *Johannes*, *Nicolaus*, *Petrus* et *Jaco-bus*<sup>39</sup>. La relative fréquence de *Gentilis* et de *Berar-dus* pourrait laisser supposer que, par respect, fidé-lité ou liens de clientèle, certaines familles, des humbles aux plus notables, ont choisi ces *nomina* en référence aux Varano. Mais comme cette fa-mille dominante a adopté, par fort ancrage local, les *nomina* les plus usités de la région, il est difficile de savoir s’il y a eu une contamination «verticale» ou non<sup>40</sup>.

La domination d’un système anthropony-mique à deux éléments et la fréquence de certains noms créent une forte homonymie (plus forte chez les hommes que chez les femmes). L’allonge-ment de la chaîne des *nomina paterna* est peut-être plus fréquent dans le cas des noms les plus usuels pour distinguer plus sûrement les personnes.

NOMS IMAGINAIRES, SOBRIQUETS  
ET HYPOCORISTIQUES

Les formes laudatives :  
une spécificité féminine

Beaucoup de *nomina* sont des inventions, des noms imaginaires<sup>41</sup>. Les hommes offrent quelques

38. Suivent *Co(n)raducius*, onze cas (4%), *Phylippus*, neuf cas (3,2%), *Puzzarellus*, sept cas (2,5%), *Berardus*, six cas (2%), *Accurimbona*, six cas (2%), etc.  
39. Parmi les 365 prieurs et trésoriers de Macerata (entre le mi-lieu du XIV<sup>e</sup> siècle et le milieu du XV<sup>e</sup> siècle), les noms les plus courants sont *Antonius* (10,6%), *Franciscus* ou son dimi-nutif *Cicchus* (9,35%), *Johannes* ou son diminutif *Vannes* (9%), *Nicolaus* ou son diminutif *Cola* (6,8%) *Petrus* (3,8%) et *Jacobus* (8%), P. Jansen, *L’anthroponymie...*, cit., p. 201.  
40. Il convient en effet de ne pas opposer systématiquement les règles en vigueur dans chaque groupe social car la société s’organise aussi verticalement, par des liens de dépendance : parfois, des humbles adoptent – ou on leur impose – des mo-dèles de désignation propre à leur chef de clientèle. C’est le

cas bien connu des serfs du *Liber Paradisus* bolonais de 1257 qui portent les noms ronflants du patriciat, voir F. Menant, *Entre la famille...* cit., p. 267.  
41. Voir la typologie adoptée par O. Castellani Pollidori, *Nomi femminili senesi del sec. XIII*, *Studi linguistici italiani*, 2, 1961, p. 46-64 et repris par Alberto Grohman : noms de tradition religieuse, noms de tradition historique, noms de tradition littéraire, noms imaginaires et surnoms. À la fin du XIII<sup>e</sup> siècle à Pérouse, ce sont les deux dernières catégories qui sont les plus usitées, A. Grohman, *L’imposizione...* cit., p. 126-127. À Pérouse, les noms féminins les plus fréquents sont *Benvenuta*, *Clara*, *Berta*, *Bruna*, *Flore*, *Bone*, *Letitia*, *Amata*, etc.

exemples de ce type : *Boniohannes*, *Magnapecore*, *Detesalvus*, *Johannesbonus*, *Boniscambus*, *Compagnonus*, *Bonacursus*, *Bonfilius* (noms qui expriment ou qui cherchent à induire le caractère). Parfois, une personne porte le nom de son village. Parmi les habitants de San Severino, se trouvent quelques *Severinus* (jamais de *Severina*) et parmi ceux de Tolentino, une *Tholentina* et un *Tholentinus*<sup>42</sup>. Le nom a pu également être donné à cause d'une spécificité psychologique ou physique. On rencontre quelques *Rubeus*. *Domina Morindella* (témoin 23) « avait et a une fille nommée *Lucida* qui était paralysée et avait de très beaux yeux (*oculi pulcerrimi*) mais ne voyait pas »<sup>43</sup>. Les femmes sont nettement plus souvent que les hommes gratifiées de noms imaginaires. Quelques-uns d'entre eux sont dépréciatifs (*Calamita*, *Morbida*)<sup>44</sup> mais la très grande majorité sont des formes laudatives : *Alluminata*, *Bonafemina*, *Humiliata*, *Flordalixa*, *Novella*, *Brunella*, *Bruna*, *Blonda*, *Bellabruna*, *Dolcebella*, *Amorosa*, *Bellucia*, *Caradompna*, etc.<sup>45</sup>. Sont-ce des noms de baptême ou des noms qui s'acquièrent au fil de la vie? Qui donne ces noms? Même si les hommes, du fait de leur domination sociale et familiale, jouent sans doute un rôle central dans ces désignations, c'est l'ensemble de la communauté qui valide une dénomination de naissance ou une appellation usuelle. L'anthroponymie des femmes tend vers celle des plus pauvres qui, eux aussi, sont parfois désignés par des auguratifs<sup>46</sup>. À travers l'anthroponymie se jouent des enjeux sociaux. Nommer est un acte performatif. Lorsqu'une communauté impose bien plus aisément *Bonafemina* ou *Humiliata* que *Johannesbonus*, elle construit et contrôle l'identité des femmes davantage que celle des hommes.

## Des sobriquets peu fréquents

Entre le nom imaginaire et le sobriquet, la différence est mince. Nous considérons ici que le sobriquet est un des deux éléments onomastiques séparés par un *alias* ou le second élément suivant un *qui vocatur* ou un *qui vocabatur*. La phase de transition séparant le temps du nom unique du temps du nom complexe a duré plus longtemps en Italie qu'ailleurs en Occident. Elle est marquée par une grande instabilité de la dénomination et par le temps du sobriquet<sup>47</sup>. La transmission de ce dernier peut ne pas dépasser la génération suivante.

Dans le procès, quatre personnes, tous des adultes, possèdent un *alias* : *dompnus Franciscus alias dictus Guerzarellus*, *Jacobucius Facteboni alias dicti Rubei* (témoin 96), *domina Natambene alias dicta Puccia* et *Caccasuperbia alias dictus Angelucius Festarelli Bordoni*<sup>48</sup>. L'*alias* sépare sans doute une appellation courante d'une appellation officielle requise par la contrainte notariale. Ces quatre exemples démontrent que le nom de baptême peut se situer avant ou après l'*alias*. *Jacobucius* doit son *Rubei* peut-être à la couleur de ses cheveux (ou à celle de la chevelure de son père). Une fois énoncé, dans la fiche d'identité, l'*alias* n'a plus besoin d'être répété ensuite par le notaire : quelques folios plus loin, *Planucia* (témoin 99), la fille de *Jacobucius*, est présentée comme *filia Jacobucii Rubei*.

Le port de deux noms par une même personne n'est pas toujours signalé par un *alias* : *Lucia* (témoin 240) désigne *Detesalve magistri Johannis* par *Rubeus magistri Johannis*<sup>49</sup>. *Domina Jacobucia*, *uxor Angelucii Angeli Benentesi* (témoin 103) est citée dans la partie *citationes testium* comme *Johanna Benintesti*. Sur le folio 110v du manuscrit I (celui qui

42. Les trois *Severinus* sont le témoin 166, le témoin 363 et le beau-père de *Benamata* (témoin 291). *Severinus* se rencontre parfois en second ou en troisième élément (témoins 256, 264, 291). On connaît également un *Severinus Ugolini*, notaire qui exerce entre 1355 et 1364 à San Severino, voir M. T. Caciorgna, *San Severino Marche alla Metà del Trecento : aspetti dell'economia e della società dai registri notarili*, dans *Atti e memorie della Deputazione di storia patria per le Marche* 103 (1996), 2000, p. 393 et s. La grand-mère de *Flordalixa* (témoin 53) de San Severino s'appelle *Tholentina* (*Il Processo...* cit., p. 187); l'épouse de *Mancinus* (témoin 88) de Sant' Angelo mais *nunc habitator terre Tholentini*, s'appelle *Tholentina* (*ibid.*, p. 260); le père de *Franciscus* (ou *Ciccius*), se nomme *Tholentinus* (*ibid.*, p. 15); un témoin cité le 23 juillet (et non

enregistré) s'appelle *Ribaldus Tholentini* (*ibid.*, p. 23).

43. *Ibid.*, p. 143.

44. À Pérouse, à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, on rencontre *Encresciuta*, *Sopercla*, *Pocobella* (A. Grohman, *L'imposizione...* cit., p. 126).

45. Voir les inventaires dressés par Olivier Guyotjeannin pour l'Italie centro-septentrionale et le sud de la France (O. Guyotjeannin, *Les filles...* cit., p. 386-390).

46. Comme c'est le cas, par exemple, à Bologne en 1285, où les auguratifs sont davantage portés par les habitants les plus pauvres (*Benvenutus* en premier lieu). Cf. É. Hubert, *Structures urbaines...* cit., p. 333.

47. F. Menant, *L'Italie...* cit., p. 22.

48. *Il Processo...* cit., p. 131, 419, 278 et 336.

49. *Ibid.*, p. 519.

apporte toujours des corrections ou des précisions que ne fait pas le manuscrit *S*), le copiste, au-dessus de *Jacobucia*, a ajouté *Johanna*. Grâce aux recoupements de plusieurs récits contenus dans le procès, on sait que cette femme a épousé, en premières noces, *Jacobucius Raynoni*. Il est tentant de voir dans le *Jacobucia* présent dans la fiche d'identité, un sobriquet usuel forgé par une féminisation du mari défunt... même si son frère, *Marchus Morici* (témoin 104) continue à la désigner par *Johanna*<sup>50</sup>.

On trouve également le sobriquet après l'expression « que l'on surnomme (*qui vocatur*) » ou « qu'on surnommait (*qui vocabatur*) ». Il s'agit très souvent d'enfants pour lesquels le sobriquet prend la forme d'un hypocoristique : *Zuctius*, *Cicchus*, *Cischus* et *Cischus*<sup>51</sup>. Les commissaires demandent parfois au déposant *quo nomine vocatur*<sup>52</sup>? Avec ces formulations introduites par les spécialistes de l'écrit, c'est une bribe de culture orale, des usages de la dénomination qui émergent timidement : « C'est bien la langue parlée qui est promue par des formulations telles que *dicunt*, *vocant*, *appellatur*, *vocatur*... ; c'est aussi l'expression de la masse, du grand nombre de ceux qui sont étrangers à la culture écrite, désignés collectivement du nom de 'vulgas' »<sup>53</sup>. La pression de l'oralité est toujours forte dans le domaine de l'anthroponymie.

Dans le procès, la rareté du sobriquet introduit par une formule du type *qui dicitur* ou *qui vocatur* semblerait corroborer sa relative diminution constatée en Italie à partir du XIII<sup>e</sup> siècle, perçue comme un indice d'un passage à un système à deux éléments<sup>54</sup>. Mais on doit se demander si cette rareté est le signe d'une évolution ou un effet produit par notre documentation, une résistance à la mise en forme notariale. Car toutes ces formules n'apparaissent jamais dans la fiche d'identité du témoin mais uniquement lorsque celui-ci évoque un autre personnage.

Les noms imaginaires sont donc bien plus nombreux que les sobriquets. Ce sont eux qui permettent aux Marchésans du début du XIV<sup>e</sup> siècle de jouer avec leur identité.

Posséder un *alias* ou se désigner (ou être désigné) par un *nomen* différent de celui reçu lors du baptême pose le problème des changements onomastiques au cours de l'existence.

### Les hypocoristiques et la majorité onomastique

Les hypocoristiques sont toutes les formes morphologiquement différentes de la forme originelle, soit des noms raccourcis, soit des noms allongés par suffixation<sup>55</sup>. Dans la Marche d'Ancone, comme dans le reste de l'Italie, ces formes, surtout celles des *nomina* les plus répandus, sont souvent plus fréquentes que le nom originel lui-même<sup>56</sup>. Ainsi, dans le procès, *Franciscus* ou *Francesca* est bien moins usité que *Ceccus*, *Checcus*, *Ciccus* ou *Ceccha*, *Cisca*, *Cicca*<sup>57</sup>. La ductilité des formes est telle que le notaire passe, « comme inconsciemment et sans intention visible », du diminutif à la forme-souche et réciproquement<sup>58</sup> : *Corradus/Corraducius*, *Nicolucia/Colucia*, *Nuczarellus/Nucellus*, *Thomas/Thomaxius*, *Thomassia/Thomassucia*, *Morbiddella/Morbida*, *Plana/Planucia*, *Alixia/Lixia/Lixa*, *Johannes/Johanninus*, *Petrus/Petrucius*, *Raynaldus/Raynaladucius*, *Manfredus/Manfredinus*, *Angelus/Angelucius*.

On pourrait penser que la forme souche (*Franciscus*) se trouve dans la présentation officielle et que sa forme dérivée (abrégée ou allongée) apparaît davantage lorsque ce sont des témoins qui citent une personne. Mais les cas contraires sont aussi très fréquents : *Johannucius* (témoin 59) est nommé *Johannes* par sa belle-sœur, *domina Ceccha* (témoin 58). Le notaire qui a enregistré la déclinaison

50. *Ibid.*, p. 295.

51. *Ibid.*, p. 277 et 332, 533 et 559.

52. *Ibid.*, p. 414, 485, 486 et 533.

53. M. Zimmermann, *Lire et écrire...* cit., I, p. 428.

54. F. Menant, *Entre la famille...* cit., p. 255-256. Cette rareté a aussi été parfois interprétée comme un signe de ruralité. Les historiens ont constaté en effet le peu de fréquence de sobriquets, de noms toponyme et de noms de métiers en second élément à la campagne car c'est davantage en ville qu'on éprouve le besoin de ce type de second élément pour rappeler son lieu d'origine et les métiers sont moins différenciés à

la campagne qu'à la ville, F. Menant, *L'anthroponymie...* cit., p. 353-354.

55. O. Guyotjeannin, *L'onomastique...* cit., p. 385-393.

56. À Pise en 1228, *Ugolino* est huit fois plus fréquent que *Ugo*, F. Menant, *L'Italie...* cit., p. 25; les hypocoristiques sont aussi très nombreux à Pérouse à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle A. Grohman, *L'imposizione...* cit., p. 122.

57. En Émilie, c'est *Johannes* et secondairement *Petrus* qui, noms les plus répandus, engendrent le plus de dérivés (O. Guyotjeannin, *L'onomastique...* cit., p. 389).

58. *Ibid.*, p. 389.

naison d'identité du suicidé (témoin 96) et la grande majorité des voisines qui viennent déposer désignent le principal protagoniste par *Jacobucius*. Mais sa fille l'appelle *Jacobus*<sup>59</sup>. Dans ces cas, l'hypocoristique est un *nomen* officiel, accepté comme tel par le notaire. Il est exceptionnel qu'un hypocoristique se trouve en second ou en troisième élément<sup>60</sup>. En entrant dans la mémoire généalogique, ces formes abrégées usuelles (hypocoristiques, sobriquets) semblent disparaître.

Les diminutifs signalent parfois la jeunesse. Étudiant l'anthroponymie émilienne au Moyen Âge classique, Olivier Guyotjeannin écrit que les diminutifs en *-inus* ont pu être un moyen d'éviter une homonymie avec un parent plus âgé, dans le cas où un père ou une mère transmet à son enfant un *nomen* par répétition<sup>61</sup>. Après le décès ou le retrait des affaires du dit parent, le nom du plus jeune peut alors passer de la forme diminutive à la forme pleine. Olivier Guyotjeannin évoque «une sorte de 'majorité' onomastique»<sup>62</sup>. Cette hypothèse semble se vérifier pour quelques notables de Tolentino. Dans la *rifformanza* de 1312, *Thomassucius Petri Saximi* (quinzième de la liste du quartier Saint-Jean) est devenu, en 1325, *Thomasus Petrucii Saximi*<sup>63</sup>. *Thomassucius Thome de Muro* (quatrième de la liste de 1312 pour le même quartier) est, treize ans plus tard, *magister Thomas Thome de Murro*<sup>64</sup>. Il conviendrait, bien entendu, d'approfondir cette enquête pour mesurer l'étendue de cette pratique d'une majorité onomastique à l'échelle des Marches ou de l'Italie de la fin du Moyen Âge.

## Les petits Nicolas

Le *nomen Nicolaus* ne semble pas très répandu dans les Marches au début du XIV<sup>e</sup> siècle<sup>65</sup>. Dans la *rifformanza* de Tolentino de 1312, deux personnes seulement sur 280 portent ce nom. Cependant, dans le procès, on trouve, en dehors de Nicolas, vingt-deux *Nicolaus* et cinq *Nicolucia* (*Nicolecta*), forte fréquence qui tient surtout à la nature de la documentation. Beaucoup sont des petits Nicolas. Certains parents, en effet, ayant été gratifié d'un miracle grâce à Nicolas de Tolentino, nomment leur enfant *Nicolaus*. Les premiers à montrer l'exemple sont les parents de Nicolas eux-mêmes qui ont appelé ainsi leur fils en référence à Nicolas de Bari. La grande famille de notables de Tolentino, celle qui domine très largement ce procès, imite ce procédé : *Margarita* et *Berardus Appillatterre* (témoin 16) font le choix (sans doute très peu de temps après le décès de Nicolas) d'appeler leur fils *Nicolucius*, «nom qui fut donné (*impositus*) par amour (*amore*) du bienheureux Nicolas»<sup>66</sup>. Ce *nomen* de baptême, en apparence pourtant si prestigieux dans la ville de Tolentino (si l'on ne lit que le procès), ne semble pas avoir été un nom d'usage car, dans la liste des *citationes testium*, ce petit *Nicolucius* est appelé *Luctius*<sup>67</sup>. *Domina Angelischa* (témoin 280), mariée successivement à deux notables de Tolentino (*magister Accapti* puis *Bonjohannes Borsini*), réussit, après quatre années de stérilité, à avoir un fils qu'elle nomme Nicolas<sup>68</sup>.

Selon le procès, la production de «petits Nicolas» se répand en dehors de Tolentino. *Planucia*,

59. *Il Processo...* cit., p. 284.

60. Le seul cas rencontré : *Blaxius Cicchi de Nursia* (*ibid.*, p. 61).

61. Dans le procès, on rencontre un *Servedeus* qui a un fils nommé *Servideus*. Sa mère s'appelait *Servedea* (*ibid.*, p. 304). *Anthonius* a au moins trois fils, qui s'appellent *Franciscus*, *Thomaxucius* et *Anthonius* (*ibid.*, p. 319); *Nicolucius* a un fils qui s'appelle *Nicolucius* (*ibid.*, p. 204). La fille de *Benamata* et de *Mattheus* s'appelle *Matthiola* (la petite *Matthia*). En revanche, il semble que la transmission de grand-père à petit-fils soit rare : un exemple isolé : *Jacobus Salimbene* (témoin 167) a un fils qui s'appelle *Salimbene*. Les cas semblent plus fréquents dans le *catasto* de Macerata de 1268, P. Jansen, *L'anthroponymie...* cit., p. 215.

62. O. Guyotjeannin, *L'onomastique...* cit., p. 388.

63. *Il Processo...* cit., p. 24.

64. *Ibid.*, p. 25.

65. Malgré l'existence d'un culte rendu à Nicolas de Bari, comme l'attestent les conditions de la naissance de Nicolas

de Tolentino : stériles ou trop âgés, les parents de ce dernier, *Amata* et *Compagnonus*, ne pouvaient avoir d'enfant. Ils ont donc fait un vœu à Nicolas de Bari. Dans leur sommeil, un ange leur est apparu et leur a demandé d'accomplir un pèlerinage à Bari. Arrivés dans cette ville, ils se sont rendus au sanctuaire où ils ont eu une vision du saint qui leur a promis un fils extraordinaire qui servira Dieu. Nicolas a donc pris le nom de ce protecteur. Cet épisode est décrit dans la *vita* de Nicolas rédigée en 1326 par l'un des membres du couvent des augustins, Pietro de Monterubbiano. Le texte de la *vita* (original et sa traduction italienne) se trouve dans *AA SS, septembris* tome III, p. 644-664 et désormais dans *Petrus de Monte Rubiano. «Historia Beati Nicolai de Tolentino»*, a cura di Francesco Santi, Tolentino, 2007. Le passage relatif à la conception de Nicolas se trouve p. 96-101.

66. *Ibid.*, p. 25.

67. *Ibid.*, p. 576-577.

68. *Ibid.*, p. 381.

épouse de *Johannes* de San Severino fait un choix identique «à cause de sa dévotion à saint Nicolas»<sup>69</sup>. *Cicchus Aresti* (témoin 170) lui aussi de San Severino, a eu plusieurs enfants qui n'ont pas vécu :

Et le dit témoin, ayant une grande dévotion envers frère Nicolas, se voua à lui en le suppliant de prier Dieu afin qu'il lui donne un fils qui vivra. Qu'il engendre un fils qui restera en vie et il lui donnera (*ponere*) le nom du bienheureux Nicolas, le portera à l'église où gît sa dépouille et, auprès du tombeau, offrira l'enfant et, pour lui, il rassemblera autant de cire que le poids de l'enfant. Et si ce dernier le désire, quand il sera grand, il le fera frère de cet ordre.

Le 3 avril 1325, quinze mois environ après l'invocation et le vœu paternel, l'épouse de *Cicchus, Nencia*, «conçut un fils (*filium masculum*) et après qu'elle eut enfanté, on donna à l'enfant le nom de Nicolas et il vécut»<sup>70</sup>.

*Pina, uxor magistri Johannis* de Matelica (témoin 349), âgée de trente ans en 1325, est restée quatre ans sans pouvoir avoir d'enfants. En avril 1309, elle invoque Nicolas. En cas d'intercession favorable, elle promet «de donner le même nom (*imponere simile*) à sa future progéniture (*futura creatura*) et de la conduire à l'endroit où repose le corps de frère Nicolas et de la mettre nue».

Comme elle n'a pas précisé le sexe de l'enfant, Dieu lui accorde une fille qu'elle appelle *Nicolucia*<sup>71</sup>. Une autre femme de Matelica, *domina Riccucia magistri Corvi*, «ne pouvait jamais concevoir d'enfants». Elle se voue à Dieu et à Nicolas et promet, si elle procréait des enfants grâce à l'intercession de Nicolas, d'offrir de la cire au tombeau de Nicolas et :

de donner (*imponere*) son nom à son fils ou à sa fille à la naissance [...] Immédiatement après ce vœu, la nuit même, tandis qu'elle était au lit avec son mari, elle conçut (*concepere*) un fils (*filius masculus*) à qui l'on donna le nom de Nicolas...<sup>72</sup>

Suivant les chemins de la *fama sanctitatis*, cet usage se serait répandu jusqu'au royaume de Naples :

un noble marchand (*nobilis mercator*) de la cité de Naples, nommé *Philippus Anne*, très riche, ne pouvait pas avoir d'enfant de son épouse. Avec une grande dévotion, il se voua au bienheureux Nicolas, le suppliant de prier Dieu afin qu'il puisse avoir des enfants (*fili*). S'il avait un fils, il lui donnerait son nom et, chaque année, à son jour anniversaire ou jour de sa mort, il offrirait aux frères du couvent de Naples, jusqu'à la fin de ses jours, un repas extraordinaire (*pitantia*). Ayant fait ce vœu, il retourna au lit avec son épouse qui conçut (*concepere*). De cette conception sa femme accoucha d'un fils (*filius masculus*) qui s'appelle (*vocatur*) Nicolas et qui est vivant<sup>73</sup>.

Tout ces «faiseurs de Nicolas» sont d'un milieu social élevé, si bien qu'il serait très imprudent d'évoquer une pratique populaire.

#### QUAND LE SECOND ÉLÉMENT ONOMASTIQUE FÉMININ EST LE NOMEN DU MARI

##### Porter le *nomen* de son mari

Notre connaissance du système anthroponymique occidental nous fait admettre sans réserve que le second *nomen* au génitif qui suit le nom d'une femme est celui de son père. Or, dans le procès, de nombreux exemples, obtenus par recouplement d'informations, montre qu'une femme désignée par une formule du type *X Y* signifie non pas «*X* fille de *Y*» mais «*X* épouse de *Y*». Ainsi, le témoin 272 est désigné par *domina Bruna Pensanicti* de Belforte. Sans autre information on en déduit que le père de *Bruna* s'appelle (ou s'appelait) *Pensanictus*. Or, dans la partie *citationes testium* du procès et dans «la bouche» de *Mercatante* (témoin 78) citant les *presentibus*, elle est *domina Bruna uxor Pensanucti*<sup>74</sup>. *Pensanictus* est donc son mari, ce qui n'a pas empêché *Bruna* de se présenter auprès de la commission comme *Bruna Pensenucti* et/ou aux

69. *Ibid.*, p. 396. Cet exemple est aussi l'occasion de rappeler qu'au début du XIV<sup>e</sup> siècle, on se doit de respecter l'oblation révoable («si l'enfant le veut»), voir M. De Jong, *In Samuel's image. Child oblation in the early medieval West*, New York-Cologne, 1996 et N. Berend, *La subversion invisible : la disparition de l'oblation irrévocable des enfants dans le droit canon*, dans *Médiévales*, 26, 1994, p. 123-136.

70. Il Processo... cit., p. 627. Si la chronologie proposée par le

témoin est exacte, elle serait restée «stérile» de l'âge de dix à quatorze ans. Ce qui ne représente pas un phénomène complètement anormal.

71. *Ibid.*, p. 448.

72. *Ibid.*, p. 359.

73. *Ibid.*, p. 32 et p. 215.

74. *Ibid.*, p. 63 et 215.

notaires de valider cette forme, par méconnaissance ou par usage, pour désigner un rattachement marital et non paternel. Dans sa fiche d'identité, une autre femme est présentée comme *Jacobucia uxor Thomasii Salimbene* (témoin 83). Mais, lorsque le même *Mercatante* la cite parmi ceux qui ont assisté au miracle de son épouse, elle devient *Jacobucia Thomaxii*<sup>75</sup>. *Phillipucia uxor Vannucii Johannis* de San Severino (témoin 263) est désignée, dans les *citationes testium*, sous le nom de *Phillipucia Vannucii*<sup>76</sup>. *Domina Cisca, uxor Andree Severini Angeli* (témoin 256) est évoquée par une voisine, (*domina Verderosa*; témoin 258), comme *Ciccha Andree Severini*. Parmi celles qui ont assisté à la guérison miraculeuse de la cécité de sa petite fille *Lippa*, outre le père de l'enfant, *domina Annucia* (témoin 66) de Matelica mentionne *Rosa Cicchi* et *Margarita Putii*<sup>77</sup>. La première devient *Rosa uxor Cicchi* de Matelica dans les *citationes testium* et la seconde est citée parmi les présentes d'un autre miracle comme *Margarita uxor Pucii*<sup>78</sup>. *Domina Riccha* (témoin 163) est présentée comme *uxor Alifandi magistri Bevenuti*, mais, citée parmi les présents par *domina Clarendina* (témoin 165), au moment du miracle de son fils *Cola*, elle est désignée comme *Riccha Alifandi*<sup>79</sup>. *Catalina Cambutii, uxor Cangucii Andree* (témoin 113). *Margarita Salinguerre* ou *de Salinguerre* (témoin 239 et 269) est citée parmi les *citationes testium* comme *Margarita uxor olim Salimguerre*<sup>81</sup>. Veuve, elle n'en garde pas moins le nom de son époux en second élément<sup>82</sup>. *Margarita Massii Petri* (témoin 275) n'est pas, comme on pourrait spontanément le croire, la fille de *Massius* mais son épouse : *Margarita, uxor Massii Petri*<sup>83</sup>. *Domina Nina uxor quondam Jonctarelli* (témoin 95) est interrogée la 5 août comme *Nera Junctarelli*.

Ces exemples attestent qu'il est beaucoup plus fréquent que le terme *uxor* disparaisse lorsqu'une femme est citée dans un témoignage et qu'il réapparaît plus volontiers dans la fiche d'identité et dans la section *citationes et juramenta testium*<sup>84</sup>. On peut donc émettre l'hypothèse que le déposant, répondant aux fortes sollicitations inquisitoriales et notariales pour désigner avec précision une femme mariée (amie, voisine ou parente) a tendance à ajouter au *nomen proprium* d'usage, un second *nomen* au génitif qui est le nom de l'époux, faisant l'économie du terme *uxor* car, pour lui, il va de soi (contrairement à nous) que *Riccha Alifandi* est l'épouse d'*Alifandus*<sup>85</sup>.

### Porter les *nomina* du père et du mari

Lorsque l'onomastique des femmes laïques comporte un second élément au génitif qui les attribue à un homme, il faut donc admettre l'idée que cet homme est parfois le père et parfois le mari. Non pas d'abord (chronologiquement) le premier et ensuite, le second puisqu'une femme, dans un même document, peut être désignée tantôt par l'un, tantôt par l'autre, sans tenir compte de la position qu'elle occupe dans son cycle de vie. Dès lors, il faut admettre également l'idée qu'une femme peut être alternativement désignée par une forme à deux éléments différente, sans la médiation d'un terme de parenté. On peut aller jusqu'à se demander si une *Pacifia Guadambii Raynaldi Albrici Ausi* (témoin 301) n'est pas désignée par des éléments onomastiques provenant des deux familles (d'origine et d'orientation), ce qui, il faut bien en convenir, remettrait en cause bon nombre d'idées reçues sur la puissance de la transmission

75. *Ibid.*, p. 54.

76. *Ibid.*, p. 200.

77. *Ibid.*, p. 61 et 271.

78. *Ibid.*, p. 390. L'éditeur du procès, s'étant aperçu que c'était effectivement l'épouse d'*Alifandus* et non sa fille, a ajouté *uxor* entre crochets mais, comme nous l'avons vérifié sur les deux manuscrits, ce terme de parenté est absent des deux manuscrits.

79. *Ibid.*, p. 49.

80. *Ibid.*, p. 32.

81. Beaucoup d'autres cas auraient pu être donnés, mais avec une probabilité d'erreurs. Ce trouble dans l'anthroponymie féminine est l'une des principales sources d'erreur de l'index (très utile) de l'édition du procès où la tendance a été de «dédoubler» de nombreuses femmes.

82. *Il Processo...* cit., p. 572 et p. 37.

83. Une fois seulement, pour une de ces neuf femmes, la fiche d'identité a gommé l'*uxor*, deux fois dans les *citationes testium* et six fois dans «la bouche» des témoins.

84. Caroline Bourlet a noté des cas similaires à Paris, à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle : la fame feu Jehan crassin devient Isabelle la crassine et Erembourg, fame Jehan beroust est dite Erembourg la berode, C. Bourlet, *L'anthroponymie à Paris à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle d'après les rôles de la taille du règne de Philippe le Bel*, dans *Genèse médiévale...* cit., II, 2, 1992, p. 23.

85. Philippe Jansen pense aussi que le doute est permis lorsque le second élément est identique au premier, P. Jansen, *L'anthroponymie...* cit., p. 216. Mais, comme on vient de le montrer, c'est loin d'être le seul cas possible.



patrilinéaire des biens symboliques dans l'Italie de la fin du Moyen Âge.

Finalement, si l'on fait abstraction des fluctuations orthographiques, le seul élément stable est le *nomen proprium*. Pour les femmes (et pour les hommes?), on ne doit pas forcément lire la chaîne de noms comme une stricte généalogie ascendante<sup>86</sup>. Tout se passe comme si la forme anthroponymique de la filiation servait de modèle à l'expression de l'alliance. À moins qu'il faille y voir un signe fort d'intégration à la famille d'alliance, le *nomen mariti* fonctionnant comme un *nomen paternum*. Le droit lombard, dont l'empreinte dans les Marches reste forte, met particulièrement l'accent sur la *potestas* du mari sur son épouse, vue comme l'équivalent de la *patria potestas* du père<sup>87</sup>.

L'attribution mouvante des femmes à une lignée plutôt qu'à une autre est également un indicateur parmi d'autres des liens très étroits que les épouses des Marches continuent à entretenir avec leur famille d'origine dans le cadre d'un mariage virilocal à faible délocalisation. Les juristes des XII<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles, du glossateur Martino (mort vers 1166) à Filippo Decio (mort en 1535), en passant par Carlo di Tocco (vers 1200) ou Bartolo da Sassoferrato (mort en 1357), reconnaissent que le mariage n'élimine pas complètement la *patria potestas*<sup>88</sup>. Le procès de canonisation permet d'observer qu'il n'y a pas non plus de rupture de liens sur un plan affectif. Il n'est pas rare de rencontrer des consanguins (frère, sœur, mère, oncle, tante) venus aider et soutenir une femme malade, accidentée ou en couches. L'exogamie à faible rayon que l'on observe dans les Marches, renforce sans doute le maintien de liens forts avec la famille d'origine<sup>89</sup>.

L'étude anthroponymique de quelque 1400 personnes mentionnées dans le procès de canonisation de Nicolas de Tolentino (1325) et dans la *ri-*

*formanza* de Tolentino de 1312 a permis de mesurer les fortes fluctuations anthroponymiques et l'extrême difficulté des témoins et du notaire marchand à mettre en forme écrite et à latiniser des *nomen* usuels (oraux et vulgaires). Elle a mis également en lumière les différences entre les modes de désignation des hommes et ceux des femmes. Les premiers sont majoritairement désignés par un nom à deux éléments dont le second, au génitif, est presque toujours le nom du père et ne se transmet pas. Comme dans beaucoup d'autres régions d'Italie de la même période, le *cognomen* stable masculin apparaît très peu dans les Marches du début du XIV<sup>e</sup> siècle. Les femmes, quant à elles, portent un *nomen proprium*, parfois laudatifs, soit suivi par le(s) nom(s) de leur époux, très souvent accompagné de *uxor*, soit suivi du ou des nom(s) de leur père, avec ou sans la médiation de *filia*.

Faire une étude anthroponymique sur un corpus délimité nécessite de prendre en compte à part égal les noms des hommes et les noms des femmes, ce qui est encore très rarement fait. Une attention plus soutenue à l'identité de ces dernières, confrontée sans cesse à celle des hommes permet en effet de mieux comprendre les positions plurielles de la femme (déjà épouse, mère ou veuve mais toujours fille et sœur) au sein de la famille et de la parenté et les formes de la domination masculine. Car derrière les déclarations d'identité des acteurs sociaux et leur mise par écrit se jouent des enjeux politiques. L'histoire du genre ne doit pas s'arrêter à constater des différences entre les modes de désignations des hommes et des femmes, mais doit tenter d'expliquer le principe de partition. Dans le domaine de l'anthroponymie, il est clair que l'identité des Marchésans du début du XIV<sup>e</sup> siècle est sous l'étroite dépendance et le contrôle des hommes.

Didier LETT

86. T. Kuehn, *Women, marriage and patria potestas in late medieval Florence*, dans Id., *Law, family and women. Toward a legal anthropology of Renaissance Italy*, Chicago-Londres, 1994 p. 201. Carlo di Tocco (vers 1200) distingue, dans le droit lombard, le *mundium*, pouvoir sur la fille (et non sur le fils) qui passe au mari, de la *patria potestas* romaine qui ne peut être transférée. Sur le *mundium* et son «indépendance conceptuelle» de celle de la *patria potestas* dans le droit lombard, voir E. Cortese, *Per la storia del mundio in Italia*, dans *Rivista italiana per le scienze giuridiche*, 91, 1955-1956, p. 323-474, repris dans Id., *Scritti*, éd. I. Birocchi et U. Petronio, I,

Spolète, 1999 (*Collectanea*, 10), p. 3-154 (en particulier p. 370-379).

87. T. Kuehn, *Women...* cit., p. 200-201.

88. Sur tout cela, je me permets de renvoyer à D. Lett, *Les mères demeurent des filles et des sœurs. Les statuts familiaux des femmes dans les Marches au début du XIV<sup>e</sup> siècle*, dans Agostino Paravicini Bagliani (dir.), *La mère*, Florence, 2007 (*Micrologus's Library*-14), p. 000 et Id., *Il matrimonio e la coppia nelle Marche all'inizio del Trecento*, dans *Santità e società civile nel Medioevo. Esperienze storiche della santità agostiniana*, Tolentino, 2005, p. 57-68.